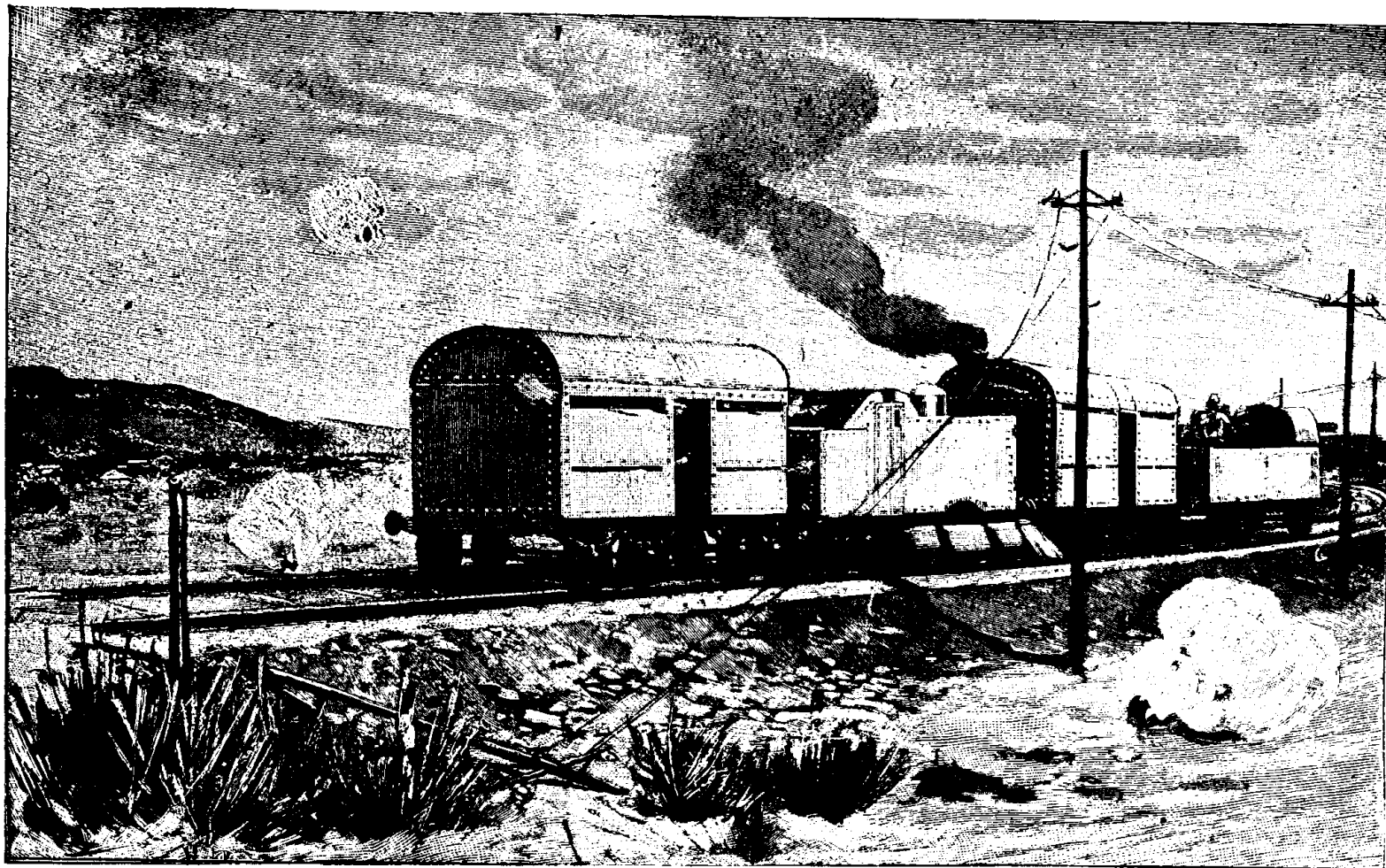




LA GUERRE AU TRANSVAAL.—Un train blindé

HISTOIRE DE NOËL

POUR LES PETITS ENFANTS

Ce n'est pas un conte, mais une histoire vraie. E le n'est pas gaie comme un réveillon. Mais sa tristesse a la douceur d'un cantique.

Elle m'a été dite, en pleurant, par la jeune mère, qui en fut la martyre résignée. Je la rapporte, ici, pour les petits enfants.

Elle avait deux petites filles. L'une avait six ans : Germaine. L'autre avait trois ans : Jeanne.

Toutes deux étaient jolies à ravir.

L'aînée, avec son profil long et pur, ses traits fins, son air songeur, semblait l'ange gardien de la cadette, à la figure espiègle où commençait à se dessiner une inquiète curiosité et comme une inconsciente peur de la vie.

Oh ! que la mère était fière et heureuse en les contemplant, en les montrant. Le bonheur débordait trop à ce foyer, pour qu'il durât longtemps.

Avez-vous remarqué que les enfants dont l'idéale beauté et la candeur rêveuse rappellent ainsi le ciel, restent rarement sur la terre ? La dernière fois que je les avais vues, il y a deux ans, je leur avais dit adieu avec une indéfinissable mélancolie.

L'éloignement m'avait fait perdre de vue cette famille, lorsque le hasard me la fit rencontrer de nouveau, il y a quelques mois, chez un ami commun. Mais il n'y avait plus là que Jeanne, grande, presque sérieuse. Et il n'était besoin que de voir le visage pâli de la jeune mère pour comprendre que la douce leur l'avait visitée et pour toujours marquée.

Je n'osai même pas risquer une question sur Germaine, ne doutant pas du grand malheur. Mais la mère pénétra ma pensée, et cédant bientôt au besoin de parler de l'absente, voici ce qu'elle me raconta :

« Vous avez deviné juste : elle est morte l'hiver dernier. Et sa mort a été le plus gracieux caprice de sa vie.

« Vous connaissiez son excessive mobilité, son imagination avide de récits, son goût des choses extraordinaires.

« Toujours vivant dans un pays de son invention, dans un petit monde de chimères qu'elle concevait pour le plaisir et la peine qu'elle aimait à s'y créer : s'isolant pour rêver ses enfantillages avec plus de liberté, et, toute seule, parlant à haute voix, pleurant, riant aux éclats, sa sensibilité malade s'exalta de plus en plus.

« Je l'observais depuis quelque temps avec inquiétude, lorsque, un matin, je la vis venir vers moi, triste et suppliante :

—Maman, me dit-elle, je voudrais bien avoir des ailes !

—Tu sais bien, mon enfant, lui répondis-je, qu'il n'y en a que pour les anges et les oiseaux.

—Maman, je voudrais être un oiseau, ou bien un ange.

—Ce que tu demandes est impossible.

—Ne m'avez-vous pas dit que rien n'était impossible au bon Jésus, le jour de Noël ?

—Sans doute ; mais ce bon Jésus ne peut vouloir que des choses utiles et raisonnables.

—Mais les ailes, maman, c'est plus utile et plus raisonnable que les joujoux !

« Et la voilà sanglotant de vrais sanglots.

« Je dus pour la consoler, lui promettre que le bon Jésus lui donnerait des ailes, au prochain Noël, si elle était bien sage.

—Oh oui, je le serai, maman, fit-elle de toute son âme.

« Sage, docile, studieuse, trop studieuse, hélas ! elle devint à souhait. Son intelligence ouverte et méditative ne paraissait guère d'une enfant, quand elle n'était plus sur le chapitre de ses ailes. Et cette gravité prématurée, dans toutes ses pensées, non moins que cette poursuite d'un désir irréalisable, ne faisaient qu'accroître mes angoisses.

« J'avais beau lui expliquer que Dieu ne pouvait changer la nature des êtres pour le seul plaisir des petites filles ; que les hommes les plus savants s'efforçaient, depuis le commencement du monde, de faire un miracle, de s'élever, à la manière des aigles, mais qu'ils n'avaient encore pu réussir. Si j'insistais trop pour la dissuader, Germaine se mettait à pleurer.

—Les savants peut-être, maman, disait-elle ; mais le bon Jésus, le jour de Noël... !

« C'était comme une douce folie, qui envahissait peu à peu son imagination. Elle était sûre, elle, que les enfants pouvaient voler, puisque toutes les nuits, dans ses rêves, elle se voyait au-dessus du toit et des maisons, bien haut, battant l'air de ses seuls bras, poursuivait les alouettes, montant vers les nuages.

« L'hiver était venu. La neige couvrait les champs, duvet des ailes angéliques secouées sur le monde pour cacher toutes ses taches, prétendait Germaine. Elle ne cessait de m'en réclamer deux comme celles-là, larges et blanches. Je fis de mon mieux pour lui donner la récompense si souvent promise et gagnée, prévoyant le chagrin qui l'attendait. Je lui fis les deux plus belles ailes que je pus, en fine mousseline, lamée d'argent ; et je les mis à son chevet, pour qu'elle les aperçût, dès son réveil, le matin de Noël.

« Et d'abord ce fut une grande joie. Elle les fit attacher sans retard à ses épaules. Joignant les mains, elle leva les yeux, dans une attitude d'adoration, et se contempla ainsi dans les glaces pour voir de près une petite fille transformée par le bon Jésus.

« Puis ce furent des élans, comme pour prendre son vol ; mais des élans inutiles. La désillusion vint, et avec elle ses larmes que je redoutais.

« Ce n'était pas le bon Jésus, c'était maman qui avait fait cette mousseline, au lieu des ailes vivantes qu'elle avait demandées. Elle avait été trompée ; elle ne voulait plus l'être.

En vain je lui répétais qu'elle était trop grande désormais pour croire aux contes de Noël, que c'étaient toujours les mamans, qui, au nom du bon Jésus, mettaient les cadeaux dans la cheminée ou sous l'oreiller, et que les mamans ne pouvaient façonner des ailes de véritable chair.

« Mais il était trop tard : son petit cerveau était pris. Absorbée par son incurable illusion, elle pâlisait, elle maigrissait, elle s'en allait. Une fois de plus il fut nécessaire de lui mentir et de lui assurer que, si elle était encore plus sage, le bon Jésus lui accorderait, cette fois, de vraies ailes en duvet et en plume, comme celles des séraphins.